

MADAME GUIZOT.



LISABETH-Charlotte-Pauline de Meulan, madame Guizot, est sans contredit une des femmes les plus remarquables et les plus hautement estimables qui se soient fait remarquer dans la littérature française. Lorsqu'elle naquit en 1773, sa famille était riche et occupait une haute position, puisque son père était receveur-général de la généralité de Paris ; et la jeune de Meulan fut élevée au milieu de l'élégante société de la fin du dix-huitième siècle, société spirituelle et polie qu'allait emporter la Révolution.

Madame de Meulan aimait chèrement sa fille, à laquelle son active tendresse prodigua tous les soins que sollicitait une constitution débile, et en mère éclairée, elle surveillait attentivement le développement moral de sa fille, en même temps qu'elle soignait sa santé. Mais rien de remarquable ne se manifesta d'abord en elle : douce et rêveuse, la petite Pauline semblait étudier par obéissance plutôt que par goût : et jusqu'à l'âge de quatorze ans environ, son esprit parut plongé dans une sorte d'engourdissement. Mais à quatorze ans, son intelligence s'éveilla tout à coup ; elle comprit et saisit tout ce qu'on lui présentait, et, en dehors du travail que lui imposaient ses maîtres, on la vit composer des fables, de petits drames, qui, dénués d'invention et d'originalité, se font toutefois remarquer par une correction singulière.

Mademoiselle de Meulan avait seize ans quand éclata la révolution à laquelle sa famille ne prit presque aucune part, mais qui emporta dans son cours, et toutes ses espérances de fortune, et un père qu'elle héritait, et qui ne put supporter la ruine qu'amenait pour lui la suppression des *Généralités*. Dès lors la jeune fille se préoccupa vivement de l'avenir de sa famille, composée, après la mort de M. de Meulan, de sa mère, de trois frères et d'une sœur plus jeune qu'elle.

En 1794, une loi générale exila de Paris la famille de Meulan, qui se retira à Passy, et ce fut là, dans l'hiver qui suivit cet exil, que se révéla à la jeune Pauline le talent littéraire qui la fit jouir de l'inestimable bonheur de mettre par son travail, sinon dans la richesse, du moins dans l'aisance, une famille qu'elle adorait.

Elle dessinait un jour, et tout en se livrant à cet exercice, la sérieuse jeune fille pensait à la détresse des siens, lorsque se disant qu'elle avait probablement de l'esprit, elle se demanda si cet esprit n'était bon à rien qu'à amuser. Une fois cette question soulevée, elle se livra sans relâche à l'étude, lisant et s'essayant à écrire une partie de la journée. « Dès que ce doute se fut élevé en moi, écrivait-elle plus tard à une de ses amies, il me sembla être moins seule au monde ; je crus y avoir rencontré un ami qui ne m'abandonnerait plus. »

Ce fut donc vers l'âge de vingt-deux ans que, non par vanité, mais pour améliorer la position de sa famille, mademoiselle de Meulan songea à se vouer à la carrière des lettres, et

qu'elle confia ses essais à des amis qui l'aiderent de leurs conseils et de leurs encouragements.

Du jour qu'elle se crut capable d'assumer sur elle la responsabilité de l'avenir des siens, mademoiselle de Meulan sentit se développer, avec son activité, la plus puissante énergie morale ; et chose remarquable, ses travaux littéraires, loin de l'éloigner des soins matériels de la vie, ne firent que lui donner plus de courage pour s'en occuper. Véritable chef de sa famille, elle prit en main la direction de toutes ses affaires d'intérêt, et, pour les mener à bien, n'épargna ni soins ni démarches. Souvent rebutée, on ne la vit jamais se décourager, tant qu'il restait une ressource, et de bonne heure elle eut cette pensée, qu'elle a depuis formulée, que « la seule patience qui ne vienne pas de la faiblesse est celle qui ne se soumet qu'après avoir épuisé la résistance. »

Le premier ouvrage de madame Guizot : *les contradictions ou ce qui peut en arriver*, fut publié à l'âge de vingt-six ans. C'est un roman assez faible, mais qui atteste pourtant combien son auteur avait travaillé. Elle publia ensuite, sous le titre modeste de traduction, *la Chapelle d'Ayton*, ou *Emma Courtenay*. Le fait est que le titre et quelques situations étaient tout ce qu'elle avait emprunté à Marie Hays, l'auteur anglais. Le drame, les sentiments, les caractères et le style étaient de mademoiselle de Meulan ; et tout cela était à la fois original, fin et touchant ; tout cela était de la moralité la plus pure et la plus sévère ; tout cela reflétait la plus haute raison qui forme le trait distinctif du caractère de madame Guizot.

Vers 1801, M. Suard, ami de la famille de Meulan, ayant fondé un journal nommé *le Publiciste*, mademoiselle de Meulan dut participer à la rédaction de ce recueil, où elle écrivit sur les mœurs, sur les théâtres, sur la littérature, etc., des feuilletons auxquels le *Publiciste* dut en grande partie son succès. Signés d'ordinaire *P*, et quelquefois *R*, ces feuilletons, qui se continuèrent pendant dix années, ne tardèrent pas à faire du bruit dans le monde, et donnèrent lieu à un fait que nous devons raconter, et qui honore également deux femmes célèbres. Madame de Staël, frappée du caractère véritablement remarquable de ces feuilletons, ayant entendu parler de la position gênée de mademoiselle de Meulan, lui écrivit pour lui offrir son amitié, en même temps pour la prier de l'accepter à l'avenir comme banquier et de s'adresser à elle dans ses embarras pécuniaires. Mais bientôt les feuilletons de mademoiselle de Meulan donnèrent lieu à une aventure toute romanesque qu'on est surpris et charmé de trouver dans la vie de madame Guizot, dont elle amena le mariage.

En 1807, les travaux de mademoiselle de Meulan furent tout à coup interrompus à la suite d'une indisposition causée par leur excès même. Sa santé, détruite par un travail sans relâche, lui commandait un repos absolu, en même temps que d'impérieux besoins la sollicitaient au travail, puisque, quatre ans avant cette époque, cette femme généreuse, ayant abandonné à sa sœur qui allait se marier sa propre part du patri-